

Philippe Meirieu

« Aider l'autre à grandir en le préservant de notre folie »

Dites-nous comment survivre à notre folie
de Kenzaburô Ôé



Immatures, nous le sommes tous peu ou prou, jusque et surtout en nos tentations de nous installer dans le ciel d'une maturité sans nuages d'où nous prétendrions séparer, avec la suffisance de « celui à qui l'on ne raconte pas d'histoires », le babillage infantile du discours réfléchi. Immatures, nous le devenons d'autant plus que nous nous érigeons en juges souverains et faisons mine d'ignorer la pantomime dans laquelle nous jouons un rôle tout aussi convenu que ceux que nous dénonçons. Immatures, nous le restons quand nous manipulons l'esprit de sérieux avec la satisfaction affichée de siéger dans le tribunal des intouchables, de ceux à qui nul n'a le droit de poser la question : « Mais qui donc t'a fait roi ? » Question insupportable pour les intellectuels de notre modernité, question qui dénote un manque absolu de savoir-vivre, une ignorance coupable des convenances du jeu social et de ses rituels : le philosophe, drapé dans sa superbe, maniant l'anathème avec passion contre tous

ceux qu'il suspecte de ne pas s'en remettre au seul jugement de la froide raison ; l'universitaire exhibant sa « méthodologie scientifique » pour excommunier ceux qui font obstacle à sa carrière ; le politique, assis sur ses succès électoraux, outré que l'on puisse remettre en question des opinions érigées en vérités universelles ; le journaliste, s'enorgueillissant de pouvoir parler de tout en ne sachant rien sur quoi que ce soit ; le pédagogue, faussement modeste, prétendant ne pas jouer dans la cour des grands et espérant récupérer ainsi en secret un capital de sympathie dont il escompte bien profiter pour imposer ses vues...

Nul n'échappe à la glue ridicule de l'immatunité dès lors qu'il oublie qu'au cœur même de la rationalité, caché dans les discours et les attitudes les plus élaborés, au sein des actes les plus officiels et les plus solennels, l'infantile reste toujours présent en des formes certes socialement acceptables mais où le regard aiguisé par la littérature découvre bien vite les gestes archétypaux de l'enfance : le caprice du gamin qui tape des pieds parce qu'il ne supporte pas qu'on le contredise, les lubies d'enfants gâtés qui exigent qu'on se soumette à leur volonté et qu'on leur donne ce qu'ils veulent sur-le-champ, les bouderies de qui se met ostensiblement à l'écart pour qu'on aille le chercher et qu'on lui témoigne de l'affection, les foucades imprévisibles quand on se retire sur un coup de tête et qu'on s'enferme dans un refus que rien d'autre ne justifie que le plaisir de refuser... C'est ainsi que, probablement, l'acceptation de l'enfant en soi, la capacité intérieure de dialoguer avec cette partie de nous-mêmes qui ne nous abandonne vraiment jamais, restent, *in fine*, le seul moyen de devenir un adulte à peu près fréquentable, supportable par son entourage, crédible pour ses interlocuteurs.

Mais, si nous devons grandir et vivre avec une part d'immatunité, il en est beaucoup parmi nous - tous peut-être ? - qui doivent aussi grandir et vivre avec quelque chose d'infiniment plus inquiétant.

Cela commence souvent par quelques symptômes apparemment insignifiants : un geste répété sans raison et dont le rythme s'exaspère, une bizarrerie de comportement à laquelle nous nous attachons et que nous reproduisons sans nous en rendre compte, une obsession de rangement, de propreté ou d'exactitude, le besoin irrépressible, contre toute attente et toute urgence, de faire quelque chose qui nous rassure... Cela s'installe d'abord comme une sorte d'étrangeté à laquelle nous nous résignons, avant de devenir une part de nous-même que nous revendiquons. Bienveillants le plus souvent, nos proches mettent cela sur le compte de l'originalité naturelle de quelqu'un dont on regarde les travers avec tendresse. Mais il arrive que les choses s'enveniment : c'est alors une peur panique qui s'empare de nous dans des situations qui ne devraient pourtant pas nous inquiéter ; c'est le refuge dans le mutisme ou la fuite dans la logorrhée verbale ; c'est une inhibition étrange à un moment que rien ne laissait prévoir, un effondrement de la volonté ou, *a contrario*, un déchaînement sans raison apparente de celle-ci, en une obstination qui peut devenir mortifère. Nous sentons alors comme une fêlure s'installer en nous. Autre chose que cette régression immature que nous pouvons toujours apprendre à apprivoiser : quelque chose dont nous

savons, dès le début, même si nous ne l'avouons pas trop, que, précisément, nous ne pourrons pas - nous ne pourrons jamais - l'apprivoiser. Quelque chose qui est là. À côté de nous ou au-dedans, c'est selon les moments. Quelque chose comme une menace sur notre humanité, un dérèglement de celle-ci qui la remet radicalement en question, compromet notre unité psychologique, peut faire voler en éclats l'image de nous-même que nous avons mis tant de soin à construire et, au bout du compte, nous conduire au bord du précipice.

Les travaux des psychiatres et psychanalystes ont tenté, depuis de nombreuses années, de nous familiariser avec ces réalités psychiques familières et scandaleuses tout à la fois. Nous consultons leurs ouvrages souvent avec intérêt, mais aussi avec un détachement constitutif de la lecture de ce type de textes : études savantes, portant sur des cas précisément analysés, elles satisfont l'esprit en même temps qu'elles tiennent à distance notre propre subjectivité. Éminemment utiles, elles objectivent des phénomènes qu'elles éloignent ainsi de nous. La littérature et le cinéma, en revanche, dans leurs tentatives les plus réussies, nous renvoient cette part de nous-même avec une force qui nous ébranle et, sans nous violer dans notre intimité, nous permettent d'accéder à d'étranges satisfactions : nous nous sentons tout à coup moins seuls en même temps que nous mesurons la gravité de notre situation. Nous perdons définitivement l'espérance de notre innocence en même temps que nous éprouvons à quel point nos travers les plus inavouables nous relient, au-delà de toutes les distances historiques, sociales et culturelles, à la fragilité de l'humain toujours menacé par la folie. C'est là, sans aucun doute, ce qui explique le frisson étrange que nous ressentons à la vision de *Vertigo* d'Alfred Hitchcock ou l'émotion qui nous étreint à la lecture de *Mars* de Fritz Zorn¹: nous entrons là dans des univers étouffants, si paroxystiques et, tout à la fois, si proches de notre quotidienneté qu'ils ne peuvent que nous fasciner.

Parmi ces univers que nous livre la littérature, l'un des plus étranges est sans doute celui de l'écrivain japonais Kenzaburô Ôé. Étrange, au point que l'exotisme et le pittoresque que pourrait ressentir le lecteur occidental sont ici complètement dépassés par un texte qui le place, d'emblée, en danger. Aucune récupération voyeuriste possible. Pas de tourisme littéraire concevable : le choc est trop dur, l'interpellation trop forte pour que nous puissions nous dérober. Nous sommes saisis par un texte qui nous place, sans aucune préparation ni précaution, au cœur de la folie ordinaire. Qu'on en juge en lisant ici les premières lignes de la nouvelle à laquelle je voudrais

¹Autobiographie posthume d'un écrivain de langue allemande dont l'identité n'a jamais été révélée, *Mars*, paru en 1977, décrit l'enfance et l'éducation de l'auteur dans une riche famille zurichoise. Le caractère parfaitement « heureux et harmonieux » de cet univers masque la lâcheté et l'égoïsme qui conduisent à l'enfermement et la mort. Au point que le cancer dont il est atteint lui apparaît comme « une maladie de l'âme », aboutissement d'une cruauté douce mais implacable et, dans le même temps, expression d'une révolte qui le place en situation de « guerre totale » avec lui-même et le monde. L'éducation névrotique en sa perfection même apparaît comme profondément pathogène et le cancer comme l'ultime défi d'un être qui tente désespérément d'exister et n'y parvient que par ce moyen (*Mars*, Fritz Zorn, traduction de Gilberte Lambrichs, Folio- Gallimard, n° 1368).

m'attacher « Dites-nous comment survivre à notre folie »²: « *Au cours de l'hiver 196-, un homme d'une obésité vraiment peu commune vécut une aventure affreuse qui faillit le rendre fou. Il se vit à deux doigts d'être précipité dans le bassin d'eau sale où barbotait un ours blanc. Par une heureuse conséquence toutefois, il se retrouva délivré d'une idée fixe qui l'avait jusque-là emprisonné dans son carcan. À peine libéré cependant, il connut un état de pitoyable solitude intérieure qui rabougrit davantage encore son tonus moral déjà squelettique. Là-dessus, dans un coup de tête - car il était sujet à de brusques embrasements - il décida de secouer aussi un autre fardeau dont il avait été également impuissant à se débarrasser : "Il faut que je liquide à tout prix et une fois pour toutes cette affaire-là ! Adviennent que pourra ! " Sur cet engagement solennel - et tandis que sa peu ragoûtante personne, à laquelle adhéraient encore les écailles et la puanteur de sardines pourries dont l'avait éclaboussé la grosse pierre jetée à sa place dans le bassin de l'ours, débordait d'une intrépidité quasi désespérée - il téléphona en pleine nuit à sa mère, là-bas, dans sa lointaine province.*³ »

Tout est déjà dit, ou presque : le ridicule et le malheur étroitement entremêlés, la liberté découverte dans l'humiliation, la solitude comme prix à payer pour la moindre délivrance, la décision désespérée pour surmonter une velléité qu'on devine résistante à tous les engagements, aussi solennels soient-ils, un télescopage et une précipitation absurde d'événements invraisemblables, une conscience emportée dans une histoire où le dérisoire côtoie l'essentiel, un homme aux prises avec un monde intérieur et extérieur qu'il ne maîtrise pas et sur lesquels, en une tentative pitoyable, il s'efforce de reprendre un peu de pouvoir. Une histoire de famille, sans aucun doute. Une histoire d'amour et de haine. D'attachement et d'arrachement. Une tragédie sans épopée ni panache. Plate et misérable. L'obésité et la puanteur. La révolte et l'abandon. On s'attend au pire.

Et contrairement à l'adage claudélien, le pire, ici, est toujours sûr⁴. Le héros - si l'on peut dire - est pris en tenaille entre deux aventures éducatives qui s'avéreront profondément imbriquées : celle qu'il vit avec son fils de quatre ans, débile mental avec qui il entretient une relation fusionnelle particulièrement puissante, et celle qu'il vit avec ses parents : son père, mort après des années de réclusion volontaire, et sa mère à qui il veut arracher le secret de ce passé.

«Le gros homme », en effet, dont on nous dit qu'il « *avait toujours aimé les enfants* » et qu'il « *avait obtenu, à l'université, la qualification pour trois sortes d'enseignement* »⁵, espère que la naissance annoncée de son fils

² Cette nouvelle a donné son titre au recueil paru en 1982 aux éditions Gallimard (traduction de Marc Mécréant) et réédité en 1996 dans la collection Folio, n° 2792. La nouvelle en question occupe les pages 99 à 166 de cette dernière édition.

³ *Dites-nous comment survivre à notre folie*, op. cit., p. 101.

⁴ Rappelons que Paul Claudel a donné comme sous-titre au *Soulier de satin*, la formule : « Le pire n'est pas toujours sûr. »

⁵ *Dites-nous comment survivre à notre folie*, op. cit., p. 107.

pourra le soustraire « à l'influence de l'ombre de son père mort »⁶. Mais il découvre très vite que son enfant est un « idiot », voué à rester idiot toute sa vie, presque aveugle et victime de nombreuses infirmités. Cherchant un prénom pour lui, il le nomme d'abord « Mori », idéogramme qui signifie « forêt », mais dont la sonorité, en japonais, évoque à la fois la mort et l'idiotie. Puis, très vite, ne supportant plus de prononcer ce mot, il le surnomme Eeyore, du nom de l'âne pessimiste dans *Winnie l'Ourson*. Ce changement de prénom témoigne d'une évolution d'attitude : la déception première laisse la place à une sorte d'enthousiasme fébrile et l'auteur note que « la présence de ce bébé voué à mourir ou à rester idiot avait très vite colmaté la fracture, comme le cancer s'installe à la place des cellules détruites et continue à proliférer »⁷. Le père se prend d'une affection proprement insensée pour son fils, évince sa femme du lit conjugal pour y dormir seul, le bras posé sur le berceau ; il découvre un jour, à l'occasion d'une opération chirurgicale, qu'il ressent dans son propre corps les souffrances de son fils ; il passe progressivement ses journées entières avec lui ; plus tard, quand l'enfant grandit, il l'amène tous les jours, à vélo, manger un bouillon d'os aux nouilles et boire un Pepsi-Cola. Ce rituel installe entre eux une complicité parfaite et engendre un étrange mimétisme ; le père interroge son fils : « Eeyore ! C'était bon, le Pepsi-Cola et le bouillon d'os aux nouilles ? » et le fils répond toujours en répétant la question, seule phrase qu'il ne prononcera jamais : « Eeyore ! C'était bon, le Pepsi-Cola et le bouillon d'os aux nouilles ? » Sous l'effet de ce régime alimentaire, le père et le fils deviennent ensemble obèses, victimes communes d'une « affligeante adiposité »⁸ ; ils forment un « corps composé »⁹, inséparables, reliés en permanence l'un à l'autre. Une « communication parfaite »¹⁰ s'installe au point que le père peut transmettre par télépathie ce qu'il voit et ressent à son fils ; il devient « la fenêtre »¹¹ par laquelle son fils regarde le monde et, en même temps, ressent dans sa chair et dans sa tête tout ce que vit son fils. La « connexion » est totale, la « symbiose » est complète ; ils vivent « à l'unisson », les mains nouées dans les moindres activités de la vie quotidienne... jusqu'à ce fameux jour où, au zoo, le père, « propulsé par les bras des voyous jusqu'au-dessus de la fosse aux ours »¹², est séparé de force de son fils.

Une telle relation entre un père et un fils, un adulte et un enfant, pourra apparaître complètement invraisemblable. Il n'est pas certain cependant qu'elle soit impossible ni même exceptionnelle. Certes, elle est ici exacerbée ; mais la description de Kenzaburô Ôé - qui eut lui-même un « enfant anormal » - est trop chargée d'enjeux psychologiques et pédagogiques pour inviter à une

⁶ *Ibid.*, p. 107.

⁷ *Idem.*

⁸ *Ibid.*, p. 115.

⁹ *Ibid.*, p. 131.

¹⁰ *Ibid.*, p. 114.

¹¹ *Ibid.*, p. 149.

¹² *Ibid.*, p. 148.

interprétation purement métaphorique : « *Pendant très longtemps, il avait été persuadé que ce mode d'existence exigeait de lui, inéluctablement, qu'il fût un esclave au service de son fils frappé de déficience mentale. Mais, à présent qu'il revoyait les choses avec, derrière lui, sa mésaventure du jardin zoologique, il découvrait avec une évidence de plus en plus aveuglante que le maintien de cette existence édifiée de façon si particulière, c'était surtout lui qui l'avait ardemment désiré.* »¹³ Quel parent, quel éducateur, en effet, ne désirent-ils pas être, pour l'enfant, ce « tout » qui lui donne accès au monde, ces yeux qui voient le monde à sa place et écartent de lui tout ce que le monde recèle d'indigne et d'honteux ? Qui n'a pas espéré pouvoir offrir à celui qui vient ce que le monde a de plus beau ? Qui n'a pas rêvé de protéger un enfant des turbulences du monde, de la douleur que celui-ci lui inflige, inévitablement ? Qui n'a pas prié, de toute son âme, devant un enfant que l'on aime et qui souffre, implorant de pouvoir lui prendre sa souffrance et souffrir à sa place ? Il n'y a personne ici qui puisse, la tête haute, se revendiquer définitivement libre-penseur.

Car l'éducateur, face à celui qui arrive dans le monde infiniment démuné, ne se résigne jamais de gaieté de cœur à l'abandonner. Certes, il apprend vite, dans la plupart des cas, à le laisser pleurer quelques minutes avant de lui donner satisfaction ; il s'habitue progressivement à ne pas pouvoir combler tous ses besoins et apaiser toutes ses craintes ; il se résigne toujours plus ou moins à abandonner ses velléités de toute-puissance. Sa paresse et son égoïsme, la multitude des sollicitations que sa propre survie lui impose de satisfaire jouent ici, sans aucun doute, un rôle salutaire. Mais nul esprit, aussi « fort » soit-il, ne peut jurer qu'il est définitivement à l'abri de cette forme dégénérée de dévouement qui bascule dans l'esclavage parce que, tout à coup, un accident survient et que les conventions sociales ne sont plus assez fortes pour camoufler ou endiguer nos dérèglements intérieurs. La sollicitude se redouble alors en une multitude de prévenances jusqu'à la folie du dévouement total, à la négation de soi, à l'emballage des égards de toutes sortes, au refus de concéder à l'autre la moindre extériorité. Notre volonté s'acharne ici à prendre l'enfant en charge, intimement, jusqu'à ce qu'il meure en nous-même, lové dans notre propre corps, en une sorte de naissance inversée qui nous apparaît, paradoxalement, comme la condition de son salut.

Ainsi, Eeyore est-il un petit garçon « idiot » que son père ne se résigne pas à laisser à l'écart du cercle des humains. « Le gros homme », pourtant, pourrait se contenter d'un regard bienveillant avant de partir au travail, d'un geste de compassion le soir en revenant, de moments de tendresse pour manifester son affection et d'assez d'activités communes pour éveiller ses sens et son intelligence. Mais quelque chose est noué en lui, au cœur même de son propre rapport de filiation, et sa paternité se dérègle, s'affole, se déchaîne, en quelque sorte, hors de toute mesure. L'affection se fait « attachement », l'amour dépendance, la disponibilité esclavage. Se découvrant impuissante à transmettre, l'éducation, elle, se fait substitution. Ne pouvant apprendre le monde à son fils, le père devient le monde pour son fils et son fils pour le monde.

¹³ *Ibid.*, p. 116.

Eeyore est « idiot » ; son père, lui, devient fou. De cette folie qui menace tout éducateur face à la résistance des êtres, à leur irréductible différence, à l'impossibilité de les circonvenir, à l'incapacité de maîtriser leur destin. Le handicap est, ici, une forme limite de l'altérité à laquelle est confronté tout adulte qui veut aider un « autre » à grandir. La folie, elle, est le malheur de cet adulte quand, découvrant les difficultés de l'autre à grandir, il décide de grandir à sa place, de le faire grandir en lui. Kenzaburô Ôé connaît bien cette tentation. Il en mesure les dangers. Mais il ne la condamne pas. Il sait qu'elle prend toujours racine quelque part dans une affaire de filiation, un épisode douloureux de notre propre histoire qu'il faut, un jour ou l'autre, parvenir à dénouer.

On se souvient, en effet, qu'à l'occasion de l'aventure du zoo, le héros de Kenzaburô Ôé découvre que son fils peut se passer de lui pour vivre - « *comme un idiot peut vivre, bien sûr* »¹⁴. « *Le gros homme* » a acquis, « *par la force des choses et la complaisance du hasard, une liberté cruelle - quatre ans exactement et deux mois après la naissance du petit anormal, Mari* »¹⁵. « *Liberté cruelle* » qui semble raviver en lui de vieilles blessures. La première chose qu'il fait, en effet, est de téléphoner à sa mère pour lui réclamer des documents qu'elle lui a volés jadis sur les conditions de la réclusion et de la mort de son père. Sa mère, muette au téléphone, répond en envoyant à tous les membres de la famille un étrange message imprimé suggérant que son fils est atteint de la syphilis, devient fou et que, peut-être même, il ne serait pas vraiment son fils. Entre la mère et le fils « *le western* »¹⁶ dure depuis plusieurs années : l'enjeu en est le secret de la mort du père. Le fils veut croire que sa réclusion volontaire et son décès sont les conséquences d'un acte de bravoure, la mère prétend qu'il ne s'agissait que de démence. Au moment où « *le gros homme* » est précipité au-dessus de la fosse aux ours, il s'interroge : « *S'il est exact que ce soit la folie qui ait conduit mon père à mener une vie de totale réclusion jusqu'à sa mort brutale, pourquoi, puisque c'est son sang qui coule dans mes veines, échapperais-je, moi, à la folie ?* »¹⁷ Et pourquoi ne serait-ce pas là la cause de l'idiotie d'Eeyore ? Sa mère n'utilise-t-elle pas, précisément, cet argument pour attester de la folie de son mari et maudire le lignage diabolique auquel son fils tenterait désespérément d'échapper ?

Que quelque chose, dans notre attitude à l'égard de nos enfants, se noue dans nos rapports avec nos parents, c'est bien là un secret de polichinelle! Mais, ici, les choses prennent une tournure particulière : « *le gros homme* », en de terribles insomnies, revoit l'image de son père, assis dans la resserre où il s'était isolé et prononçant cette phrase tirée d'un poème anglais : « *Ô dites-nous comment sur- vivre à notre folie.* » [...] « *Jusque-là, lorsqu'il se murmurait ces vers comme une prière, "notre folie", c'était toujours pour lui la sienne et celle de son fils Eeyore. Mais à présent ces mots ne pouvaient plus concerner que "l'autre"* (c'est ainsi que sa mère nommait son père) et lui-

¹⁴ *Dites-nous comment survivre à notre folie*, op. cit., p. 157.

¹⁵ *Ibid.*, p. 152.

¹⁶ *Ibid.*, p. 104.

¹⁷ *Ibid.*, p. 149.

*même ; uniquement.*¹⁸ » Dégagé de « l'esclavage » de son fils, résigné à lui acheter des lunettes et à le placer dans une institution spécialisée, acceptant qu'il vive en dehors de lui, le héros se retrouve maintenant prisonnier de sa propre filiation, condamné au mimétisme à l'égard de son père. La folie de son père est aussi sa folie. Il le revoit, colosse assis dans un vieux fauteuil de barbier, lui tenant la main comme lui-même tenait la main d'Eeyore, mais « *immuablement tourné du côté de l'ombre, [ne se retournant] à aucun moment vers le petit obèse qu'il était* »¹⁹.

On ne se débarrasse pas ainsi facilement de cette image tutélaire. Le père reste là. Et, surtout, il reste le père. On a beau avoir soi-même lâché la main de son propre fils, la main de notre père reste serrée sur notre main et le lien ne peut être dénoué miraculeusement. Peut-être même est-ce au moment où l'on a laissé partir ses propres enfants que l'on perçoit le mieux en nous les empreintes de notre père, que l'on retrouve sa voix dans notre voix, ses gestes dans nos gestes, son regard dans celui que nous portons sur le monde? La hantise, alors, c'est à la fois de lui ressembler et de lui échapper. De lui ressembler et d'être enfermé dans l'histoire de ce père, maintenant figée dans un destin. De lui échapper et de se retrouver seul, sans père, avec tout à inventer et une autre histoire à créer de toutes pièces. Impossible dilemme.

« Le gros homme » apprendra la vérité sur son père par une nouvelle missive de sa mère. Il recoupera les informations qu'elle contient avec quelques vagues souvenirs d'enfance. Une histoire de complot contre l'Empereur. Peu importe les détails. Une histoire, cela suffit. L'histoire de son père, traître peut-être, lâche probablement, ayant sans doute abandonné ses compagnons d'armes avant de finir son existence caché, reclus dans sa resserre de pisé. Mais une histoire où le fils n'est nullement impliqué. Une histoire terminée depuis longtemps que ce fils pourra raconter un jour sans craindre qu'on y cherche la cause de la sienne. « Le gros homme » peut brûler alors les biographies imaginaires de son père ainsi que la carte postale précieusement conservée sur sa table de travail et qui « *représentait un sujet en plâtre, un cycliste sur sa bicyclette, ressemblant à s'y méprendre à son père tel qu'il le voyait en imagination* »²⁰. Le père est mort, définitivement semble-t-il. Et cette deuxième mort, loin de constituer une forme de disparition irrévocable, constitue pour le père une manière de réapparaître dans une objectivité qui le dégage des délires de l'imaginaire du fils. Cette mort-là lui restitue sa propre vie et autorise les autres à vivre. Car la mort délivre les vivants et le mort dès lors qu'« elle fait histoire » et inscrit les sujets dans une filiation symbolique qui leur permet d'échapper à la voracité mortifère de l'imaginaire.

Ainsi, se dénoue, en un moment particulièrement intense, un double lien : « *Le lien était rompu entre lui et son fils : tous deux étaient maintenant indépendants l'un de l'autre. Et de même à présent pouvait-il certifier qu'il avait définitivement pris ses distances vis-à-vis de feu son père, et de ce côté-*

¹⁸ *Ibid.*, p. 158.

¹⁹ *Ibid.*, p. 160.

²⁰ *Ibid.*, p. 164.

*là aussi il se trouvait désormais libre. Son père n'avait pas perdu la raison ; l'eût-il perdue, la cause en étant connue, il n'y avait aucun rapport entre cette folie-là et la sienne. »*²¹ Il n'y a pas ici la moindre victoire. Aucune gloire dans cette double aventure. Mais des individus qui, dans la médiocrité d'une vie sans éclat, confrontés à des événements où le grotesque le dispute au pitoyable, s'articulent et se désarticulent entre eux pour permettre l'émergence difficile de trajectoires individuelles. Le héros de Kenzaburô Ôé, sans doute pour expier l'attitude de son père, renverse l'abandon de ce dernier en fusion complète avec son propre fils. Il devient fou avec Eeyore, pour assumer la continuité de la folie transmise par son père... Il lui faudra accepter, simultanément, que son fils vive en dehors de lui et que son père ne soit pour rien dans sa propre folie. Il lui faudra assumer sa solitude, lâcher la main d'Eeyore, briser le lien fantasmatique qui le relie à son histoire familiale : *« Il entreprit de se faire maigrir, eut recours au sauna une fois la semaine. Un jour de printemps, sur le coup de midi, pendant qu'il se douchait au sortir du sauna, il vit debout devant lui un inconnu à la peau hâlée qui ne laissa pas de l'intriguer au plus haut point. La buée dont la glace était couverte y était sans doute pour quelque chose: cet inconnu, c'était lui-même.*

*À force de détailler l'image qui emplissait le miroir, il releva sans doute possible plusieurs symptômes de dérangement mental. Mais cette fois il n'avait plus ni fils ni père pour partager la folie qui le serrait de plus en plus près, menaçant de l'envahir tout entier. La seule liberté qui lui restât, c'était, contre cette folie, de faire front seul.*²² »

Au plus loin dans notre histoire singulière, au plus secret de nous-mêmes, résident toujours les germes d'une folie possible. En quelques instants d'orage et de lucidité, nous les apercevons parfois. Nous ne mesurons pas toujours alors les dégâts que cette folie pourrait provoquer si nous la laissions nous submerger. Nous ne savons pas de quels terribles enchaînements elle peut être grosse. À quelles extrémités elle peut nous pousser : la tentation de la toute-puissance, la générosité démente de qui veut s'emparer de l'autre pour le faire grandir en lui, en ce refus de la naissance qui préfigure la mort du monde.

Car aux plus faibles aussi il faut laisser de la place pour grandir, aux plus démunis du temps pour découvrir les choses, aux plus pauvres le soin de chercher eux-mêmes leur propre nourriture. Aucun abandon dans cette attitude. Bien au contraire. Un effort sur nous-mêmes qui rend à chaque instant plus pressante la recommandation que Maria Montessori prête à tout enfant : *« Aide-moi à faire tout seul »*. Aujourd'hui lieu commun de la pédagogie, la formule pourrait bien être le principe régulateur fondamental de l'activité éducative. Il est tellement plus facile de « faire à la place » et, finalement, tellement plus difficile de s'ingénier à donner à l'autre le goût et les moyens de « faire lui-même », de grandir par ses propres moyens... Il est possible que l'homme, complexe et fragile, soit, en quelque sorte,

²¹ *Ibid.*, p. 164 et 165.

²² *Ibid.*, p. 165.

constitutivement indigne d'éduquer. Sauf, peut-être, à user de « *la seule liberté qui lui (reste)* », « *faire front tout seul contre sa propre folie* »²³ : ne pas laisser sa folie pénétrer son activité éducative, la gangrener complètement jusqu'à occuper en lui tout l'espace et toute l'énergie qu'il peut dépenser pour les autres. « *Faire front tout seul contre sa propre folie* » en une ascèse de chaque instant. Car c'est bien à chaque instant, dans chacun de nos gestes de parent, d'éducateur, d'enseignant, que se joue l'espérance d'une naissance : la naissance d'une altérité qui assume à la fois, comme nous le prescrit Hannah Arendt²⁴, la continuité et le renouvellement du monde.

²³ *Idem.*

²⁴ *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1993